

PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
ET SCIENCES HUMAINES DE PARIS - SORBONNE
Série " Recherches ", tome 40

ANDRÉ KARÁTSON

LE
SYMBOLISME
EN HONGRIE



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
ET SCIENCES HUMAINES DE PARIS-SORBONNE
Série « Recherches », tome 40

ANDRÉ KARÁTSON

LE SYMBOLISME EN HONGRIE

*L'influence des poétiques françaises
sur la poésie hongroise
dans le premier quart du XX^e siècle*



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

—
1969

Dépôt légal. — 1^{re} édition : 1^{er} trimestre 1969
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

© 1969, *Presses Universitaires de France*

LE SYMBOLISME EN HONGRIE

A mes maîtres

ALBERT GYERGYAI (Budapest)

RENÉ ETIEMBLE (Paris)

Au moment de publier cette étude, entreprise dans des conditions de recherche particulièrement difficiles, je tiens à exprimer ma reconnaissance envers ceux qui m'ont aidé.

Ma gratitude va d'abord à mes maîtres, M. Albert Gyergyai, professeur honoraire de littérature française à la Faculté des Lettres de Budapest et M. René Etiemble, professeur de littérature comparée à la Faculté des Lettres de Paris, qui m'ont témoigné leur confiance constante dont je ne saurais assez souligner le prix. En leur dédiant cette thèse, je voudrais aussi rendre hommage au libéralisme réconfortant de leur esprit qui m'a permis de franchir, sur le plan du moins de la littérature comparée, bien des frontières.

J'ai encore bien d'autres dettes : envers mon père qui, par la documentation considérable qu'il y apporta, a pris largement sa part de ma tâche ; envers M. László Cs. Szabó qui, par sa compétence et par son intérêt bienveillant, n'avait cessé de m'encourager, envers MM. les professeurs Aurélien Sauvageot, G. F. Cushing et Jean Perrot qui m'ont accueilli avec compréhension et sympathie ; envers MM. L. G. Czigány, György Rába, Pál Réz qui m'ont assisté de leurs précieux conseils ; envers M. Jean-Luc Moreau qui m'a aidé à traduire Ady.

Il m'est tout particulièrement agréable de mentionner aussi Mme Nicole Bagarry et mon vieil ami Pierre Chesnais qui, avec un dévouement affectueux, ont relu mon manuscrit au cours de son élaboration.

Je dois également beaucoup à ceux qui se sont succédé à la tête de l'Institut Hongrois de Paris pour m'avoir aimablement donné accès à leur bibliothèque et à M. Miklós Szabolcsi, directeur de l'Institut d'Histoire Littéraire de l'Académie Hongroise, qui a bien voulu me communiquer ses observations.

C'est avec une émotion profonde que je rends hommage au souvenir du regretté Ladislav Gara, qui avait obligeamment mis à ma disposition, avant même leur publication, les textes de sa belle Anthologie.

Le Centre National de la Recherche Scientifique, la Sorbonne et le Ministère de l'Éducation Nationale ont bien voulu m'assister dans la préparation et la publication de cet ouvrage. Qu'ils trouvent ici l'expression de mes sincères remerciements.

ABRÉVIATIONS

- ABC** Kosztolányi (Dezső) : *Ábécé* (mélanges esthétiques).
- AC** *Ady Endre válogatott cikkei és tanulmányai.*
(Articles et essais choisis d'A. E.).
- AFM** Tóth (Árpád) : *Ady költészetének viszonya elődeihez és a francia modernekhez*
(La poésie d'A. entre celle de ses prédécesseurs et celle des poètes français modernes).
- APH** Gara (Ladislás) : *Anthologie de la poésie hongroise du XII^e siècle à nos jours.*
- AV** *Ady Endre összes versei* (Poésies complètes d'A. E.).
- BV** *Babits Mihály összegyűjtött versei* (Poésies de B. M.).
- BJK** *Babits-Juhász-Kosztolányi levelezése* (Correspondance de B.-J.-K.).
- EIT** Babits (Mihály) : *Az európai irodalom története.* (L'histoire de la littérature européenne).
- IFT** Kosztolányi (Dezső) : *Írók, festők, tudósok.*
Écrivains, peintres, savants, essais sur des contemporains hongrois).
- JV** *Juhász Gyula összes versei* (Poésies complètes de J. Gy.).
- KT** Kardos (László) : *Tóth Árpád.*
- KV** *Kosztolányi Dezső összegyűjtött versei* (Poésies de K. D.).
- MK** Kosztolányi (Dezső) : *Modern költők* (Poètes modernes).
- MV** Horváth (János) : *A magyar vers* (Le poème hongrois).
- RMV** Horváth (János) : *Rendszeres magyar verstan* (Traité de versification hongroise).
- S** *Szöveggyűjtemény a XX. század irodalmából, a Nyugat és Ady kora* (Chrestomatie de la littérature hongroise du xx^e siècle, l'époque du Nyugat et d'Ady).
- SV** *Szép Ernő összes költeményei* (Poésies complètes de Sz. E.).
- TL** *Tóth Árpád leveleiből* (Lettres de T. Á.).
- TV** *Tóth Árpád összes versei és műfordításai* (Poésies et traductions poétiques complètes de T. Á.).
- VVK** Horváth (János) : *Vitás verstani kérdések* (Questions controversées de versification).

AVERTISSEMENT EN GUISE D'INTRODUCTION

Le présent ouvrage a pour but d'étudier l'influence d'une poésie qui se voulait pure entre toutes, sur une poésie que la nécessité plusieurs fois séculaire avait aussi chargée des fonctions de la prose. En effet, la tradition, celle surtout du XIX^e siècle, exigeait que la poésie hongroise fût aussi porteuse de message civique, politique et moral. Qu'ils se fussent exprimés en quatrains légers ou en volumineuses compositions épiques, les poètes hongrois s'étaient, depuis le Romantisme, sentis responsables non seulement envers leur art, ou l'art en général, mais envers leur patrie. Ils « n'avaient pas oublié, notait Raymond Schwab, que rien aussi sûrement que des chants de combat ne lie les artistes à des foules; un art de lutte vient effacer, dans l'écrit, l'apparence du luxe et du loisir, dans l'écrivain, un crime de sérénité et d'invulnérabilité; ce qu'on ne pardonne pas au poète, c'est un sauf-conduit parmi les batailles de la vie; ce qu'on en exige, c'est qu'il redevienne un lieu géométrique du drame, un centre de milice, un grossissement des guerres d'insectes que chaque homme entretient dans son cœur¹ ». Dans le cas de cette poésie, il sera donc impossible de ne pas tenir compte des données collectives. L'analyse proprement littéraire devra se faire dans une perspective historique et sociologique. A plus forte raison quand ce fut dans ce contexte particulier que les écrivains de la revue *Nyugat* (Occident), s'efforcèrent de créer un art symboliste sans renier leur inspiration magyare.

Cela dit, nous ne nous en attacherons pas moins à éclairer le rôle joué par le symbolisme français dans la genèse du symbolisme hongrois. Mais encore faudrait-il savoir ce qu'on peut entendre par ce nom. Le symbolisme a-t-il jamais existé en France et, si oui, quels en ont été les représentants? Depuis le manifeste de Moréas jusqu'à la synthèse imposante de Guy Michaud², on dispose d'une belle gamme de définitions et de divisions chronologiques. Les auteurs, hélas, se contredisent³ et il est peu probable que l'accord puisse se faire sur autre chose que sur

1. R. S., *Un ensemble de poésie hongroise, Yggdrasil*, 1937, nos 4-5, p. 65.

2. Jean MORÉAS, *Le symbolisme, Figaro littéraire*, 18-9-1886. Guy MICHAUD, *Message poétique du symbolisme*, Paris, Nizet, 1947.

3. Etienne le montre et démontre dans les quatre premiers chapitres de son *Mythe de Rimbaud (Structure du mythe)*, Paris, Gallimard, 1952, pp. 39-104). Il va même jusqu'à affirmer — et, pour ce qui concerne le fond, il est difficile de ne pas partager son avis — que « vers 1885-1890, tous ceux qui valaient quelque chose, lors même qu'ils subirent la tentation ou l'influence du symbolisme, ne furent pas des symbolistes », p. 66.

un certain esprit, partagé de Baudelaire à Claudel, par toute une série de poètes qui, ayant redécouvert les riches virtualités du langage métaphorique, les commentèrent avec des propos idéalistes. Il y eut aussi, bien entendu, la décadence, le vers-librisme, le culte du Beau, la mode du wagnérisme, celle de l'instrumentation verbale, des moments d'occultisme et des élans de vitalisme, mais, ni séparément ni combinées entre elles, ces tendances ne justifient que l'on décerne l'épithète de symboliste à des poètes aussi différents que Verlaine et Verhaeren, que Mallarmé et Gustave Kahn. Plus récemment, Octave Nadal, Ruth Moser, Jacques Dubois¹ et d'autres ont évoqué, notamment au sujet de Verlaine, la notion de l'impressionnisme ou de l'instantanéisme, sans pouvoir nettement la distinguer de celle du symbolisme². La confusion augmente encore quand il s'agit de classer les auteurs dans des catégories artificielles comme pré-symbolisme ou post-symbolisme.

Pourtant, il semble que ce terme vague éveille chez chacun à peu près la même idée; chacun reconnaît un courant poétique de la deuxième moitié du XIX^e siècle qui, issu de Baudelaire, tendait à remplacer l'expression directe par la suggestion et, par là, à modifier les rapports entre le poème et le lecteur. Cela revient à dire que les différents poètes qui y participèrent avaient cherché, avec des inspirations et des talents fort divers, à séparer l'expression poétique de toute autre expression littéraire. Affirmer plus serait forcer le symbolisme à entrer dans le lit de Procruste de formules trop larges ou trop étroites; affirmer moins serait en nier l'existence, alors que le courant, après s'être répandu en France, prodigua les preuves de sa vitalité dans maints autres pays d'Europe, de l'Angleterre à la Russie. Peut-être, tout simplement, le malaise a-t-il pour cause ce terme prétentieux et trompeur dont le remplacement par un autre, ou par d'autres plus convenables, offrirait la possibilité d'une classification satisfaisante. Trop tard, semble-t-il. Répété par la critique pendant plus d'un demi-siècle, le nom a été trop profondément gravé dans les esprits pour qu'on puisse à présent l'en effacer. En ce qui concerne cette thèse, nous y pensons d'autant moins que les innovateurs de la revue *Nyugat*, en Hongrie, s'étaient eux-mêmes souvent nommés symbolistes à une époque où, en France, le courant n'était pas encore épuisé. Associé, à tort ou à raison, à d'autres tendances voisines comme la décadence, l'art pour l'art, l'impressionnisme et, parfois, en un tout autre domaine, le radicalisme, le symbolisme leur avait fourni un cri de guerre, de même que les modèles français leur avaient servi à la fois de guides vers le « modernisme » et de points d'attache en Occident. Il convient donc de conserver à ce terme une valeur affective plutôt qu'un sens

1. Octave NADAL, *L'impressionnisme verlainien*, *Mercure de France*, 1-5-1952; Ruth MOSER, *L'impressionnisme français*, Genève, Droz, 1952; Jacques DUBOIS, *Romanciers français de l'Instantané au XIX^e siècle*, Bruxelles, Palais des Académies, 1963.

2. Par contre, Michel DÉCAUDIN (*Poésie impressionniste et poésie symboliste*, *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises*, juin 1960, pp. 133-42) oppose nettement les deux poétiques : « Ne nous laissons donc pas tromper, écrit-il, par l'admiration que les écrivains symbolistes éprouvèrent pour la peinture impressionniste, ni par certains rapprochements superficiels. Les deux esthétiques ne sont pas parentes. L'une s'attache au réel, fixe l'éphémère; l'autre est tournée vers l'absolu, « le rêve et l'idéal ». S'il est vrai que souvent l'expérience poétique du symbolisme passe par l'impressionnisme, l'école symboliste s'est affirmée contre les tendances purement impressionnistes », p. 142. Toutefois, les positions théoriques correspondantes toujours à la pratique de ces poètes? Et, d'une manière générale, la confusion terminologique n'est-elle pas due aux décalages embarrassants que l'on remarque entre les manifestes et les poésies ?

intellectuel. Ainsi pourrions-nous, toutes réserves gardées, parler d'une influence symboliste émanant, par exemple, de Baudelaire et de Verlaine, qui ne sont pourtant que les précurseurs du mouvement.

Ces considérations en appellent d'autres. Il s'agit ici de traiter les aspects importants des influences poétiques françaises, et il importe, pour la période en question, de les mettre en relief dans l'ensemble de la poésie hongroise. Une telle présentation risquerait d'induire en erreur si l'on en concluait que les rapports avec la poésie française suffisent à résumer vingt-cinq années, et des plus brillantes, de poésie hongroise. C'était, d'une part, le temps de grands poètes qui ont créé des œuvres de toute beauté et, de l'autre, celui de la mode occidentale, dans laquelle les poésies allemande, anglaise et italienne ont joué un rôle presque aussi considérable que la poésie française. Le problème du style « art nouveau », en poésie, mériterait à lui seul de faire l'objet d'une thèse consacrée aux influences de la littérature d'expression germanique. Que l'on ne s'attende donc pas à trouver ici une histoire complète du mouvement *Nyugat*, ni même celle de ses poètes qui seront analysés individuellement. En effet, Endre Ady, Dezső Kosztolányi, Mihály Babits, Árpád Tóth, Gyula Juhász et Ernő Szép furent des créateurs authentiques : établir leurs dettes à l'égard du symbolisme revient à insister sur ce qu'ils appelaient leurs « années d'apprentissage » et à négliger, plus ou moins, les œuvres de leur maturité. Mais le mérite du symbolisme en Hongrie n'est-il pas justement d'avoir prêté ses formes à une volonté concertée de renouveau qui, en se réalisant, devait le dépasser tout en conservant, assimilés, ses enseignements les plus féconds ?

Or, ces influences mêmes, il en est quelques-unes qu'il sera impossible d'étudier ici en détail. Tout autant qu'en France, la poétique nouvelle provoqua en Hongrie une révolution importante dans le maniement du langage. Sensibilité et style ont ensemble évolué. Tandis que la première, grâce au repère des thèmes et des attitudes, se laisse aisément décrire, le second y oppose l'obstacle d'une langue peu connue et, de plus, fondamentalement différente du français. On peut encore, sans trop les déformer, transposer les images, faire sentir la qualité de certaines combinaisons d'adjectifs ou de structures syntaxiques, mais comment, sans se perdre dans des explications fastidieuses, procéder à l'analyse sémantique et esthétique du vocabulaire ? Quant à l'expressivité sonore du vers, il nous faut, sauf quelques allusions, renoncer d'emblée à en parler. Tout au plus pourrions-nous, dans l'appendice, soulever le problème des influences dans le domaine de la prosodie, sans prétendre l'exposer dans sa totalité ni, surtout, le résoudre. Pour mener à bien une telle entreprise, cette étude devrait s'accompagner d'enregistrements — luxe que nos moyens actuels nous interdisent.

En ce qui concerne les textes hongrois, force est de les présenter en traduction. Plusieurs ont été publiés en version française. Il y aurait beaucoup à dire sur les méthodes et les résultats de ces anthologies ; comme nous avons tenté d'en esquisser le tableau ailleurs, nous nous bornons à renvoyer à cette étude¹. Il suffira de rappeler que très peu d'entre elles sont dignes de représenter des originaux remarquables, et pour leur fond et pour leur forme. A quelques rares exceptions

1. *La poésie hongroise présentée aux Français, Études Finno-Ougriennes*, 1966, t. III, pp. 153-81.

près, seules les versions données par Armand Robin des poèmes d'Endre Ady¹ et les adaptations de l'illustre équipe qui, rassemblée par le regretté Ladislav Gara, a collaboré à l'*Anthologie de la poésie hongroise du XII^e siècle jusqu'à nos jours*², nous semblent utilisables pour notre période. Encore convient-il de remarquer que la plupart des adaptateurs de l'*Anthologie* ont travaillé sans connaître le hongrois, difficulté qui les a fait parfois dévier vers de « belles infidèles ». Mais au moins ont-ils cherché à garder le charme musical des poèmes, auquel leurs auteurs, sous l'influence précisément du symbolisme, avaient attaché la plus haute importance. Toutes les fois qu'il s'agira seulement d'illustrer l'allure générale d'une poésie et que nous disposerons de sa version française artistique, nous ne manquerons pas de la citer. Quant au reste, le lecteur devra se contenter de nos modestes traductions littéraires, qui ne peuvent viser qu'à la fidélité au sens et qui, forcément, finissent par mutiler la poésie. Nous adressons nos excuses au souvenir des poètes du *Nyugat* qui avaient su si admirablement adapter en hongrois leurs poètes français préférés. Et afin d'éviter le grave risque de trahir leur art, tout vers cité en français sera accompagné, en note, du texte hongrois correspondant.

L'isolement de la langue hongroise nous met également dans une situation particulière pour la partie critique. Tandis que des traductions nombreuses permettent de se faire une idée approximative de la nature et des tendances de la poésie, les travaux de spécialistes publiés en français se peuvent compter sur les doigts de la main. Certes, les Hongrois ont abondamment étudié les œuvres et les auteurs, mais la plupart de ces ouvrages étaient pour ainsi dire destinés à l'usage national. Se référer aux résultats de leurs recherches sans les analyser, ce serait esquiver les difficultés et fausser les perspectives. Ajoutons encore que, parmi les disciplines des sciences humaines, pendant longtemps, la littérature et, particulièrement, la poésie comparées se sont trouvées en Hongrie passablement négligées. Non seulement à cause des interdits politiques dont Etienne a salué la récente disparition³, mais aussi parce que, la poésie étant considérée comme l'une des formes les plus perfectionnées du génie national, les Hongrois ne s'attardent pas volontiers sur le problème des influences étrangères, de peur de mettre en cause l'originalité, voire la grandeur de tel ou tel poète vénéré. Pour explorer la nature et la profondeur des influences françaises, il nous faudra donc avancer sur un terrain à la fois mal connu et méconnu qui, pour se montrer dans toute sa complexité, exigera l'éclairage de la vulgarisation aussi bien que de l'érudition.

Telle fut déjà la double tâche entreprise par l'éminent connaisseur des rapports littéraires franco-hongrois, Ignác Kont, dont la thèse, soutenue en Sorbonne, parut en 1902, sous le titre *Étude sur l'influence de la littérature française en Hongrie (1772-1896)*⁴. Voilà, nous dira-t-on, la référence souhaitée; il suffira d'y renvoyer pour aborder l'étude des influences poétiques françaises au xx^e siècle. On perd cet espoir en lisant la phrase de Kont consacrée au rôle de la poésie française,

1. Paris, Seuil, 1951.

2. Paris, Seuil, 1962. Signalons également, pour leur tenue artistique, des textes du *Panorama de la littérature hongroise du XX^e siècle* (2 vol., Budapest, Corvina, 1965). Tout en reprenant une grande partie des traductions publiées au Seuil, cette anthologie présente un choix légèrement différent.

3. *Comparaison n'est pas raison, La crise de la littérature comparée*, Paris, Gallimard, 1963, pp. 12-3.

4. Ernest Leroux, 1902.

en Hongrie, pendant la seconde moitié du XIX^e siècle : « (...) la poésie française est plutôt un guide, une conseillère, soit pour la mesure, soit pour la forme extérieure : il serait très difficile de parler d'une influence directe, au moins jusqu'en ces derniers temps. Le poème lyrique, le conte épique, la ballade ne vont pas chercher la source de l'inspiration en dehors du sol natal et — faut-il le dire — c'est précisément là leur grand titre de gloire et ce qui fait leur beauté¹. ».

Tout reste donc à faire. Comment expliquer, en effet, le vif intérêt que les héritiers de cette poésie foncièrement nationale manifestèrent, dès la fin du XIX^e siècle, pour le symbolisme français. Comme partout ailleurs, tout se tient en poésie, et rares sont les changements d'orientation qui ne soient préparés ou du moins précédés par une évolution favorable à leur avènement. Écrivant sa thèse vers 1900, Ignác Kont manquait forcément du recul indispensable pour s'en apercevoir. Il était, en outre, tenu par l'année où devaient s'arrêter ses recherches. En 1896, la Hongrie célébrait son millénaire et le faste déployé à cette occasion pouvait faire naître l'illusion d'une apogée qu'un avenir souriant promettait de perpétuer.

Rien de plus fragile pourtant que cette apparence d'équilibre. Depuis plusieurs décennies, la littérature avait, comme la société, subi des crises incessantes. A la veille du nouveau siècle, le jeune capitalisme avait déjà obtenu d'importantes concessions du vieux système féodal auquel il s'était allié. Témoin principal de la sensibilité, la poésie exprimait les déchirements de cette époque de transition. Face aux défenseurs des valeurs traditionnelles, des voix de plus en plus nombreuses réclamaient une conception plus large et plus moderne du monde. Négligé quelque peu dans l'affrontement des idées, le langage commençait, lui aussi, bien que timidement, à s'articuler sur un mode nouveau. Pour bien comprendre la situation dans laquelle, au début du XX^e siècle, la première génération du *Nyugat* a fait épanouir ce qu'on peut appeler le « symbolisme hongrois », nous jugeons indispensable de rappeler l'évolution de l'histoire et de la poésie hongroise depuis le milieu du XIX^e siècle, préférant le risque de la longueur à celui, plus grave, de l'information insuffisante.

1. *Ibid.*, p. 285.

CHAPITRE PREMIER

LES DEUX HONGRIE

SITUATION HISTORIQUE ET POÉTIQUE DE LA HONGRIE DANS LA DEUXIÈME MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE

I. - *UNE NATION SE REDRESSE*

L'histoire a réservé à la Hongrie un destin ingrat. En contact étroit avec l'Europe, au sein même de celle-ci, ce pays s'est trouvé constamment défavorisé. Certains de ses voisins le furent parfois davantage, certes, et ce n'est pas la moindre faute de la Hongrie que d'avoir abusé de ses rares moments de supériorité. L'occasion venue, on lui a d'ailleurs amplement rendu l'injustice. Ces considérations apparemment étrangères à notre sujet nous expliquent un point capital : n'ayant pas grand-chose à envier chez ses voisins, nourrissant une animosité historique à l'égard de l'Autriche, la Hongrie s'est tournée, dès la fin du xviii^e siècle¹, et plus particulièrement depuis le Romantisme, vers les grandes nations prospères et cultivées de l'Occident.

En constatant le retard national, les esprits furent bouleversés, et un sentiment d'insatisfaction en naquit, qui devait se transformer en supplice de Tantale. En effet, chaque fois que des mouvements conscients commençaient à faire évoluer le pays conformément aux nécessités de sa structure spécifique, des forces réactionnaires, extérieures aussi bien qu'intérieures, parvenaient à freiner, sinon à briser, l'élan des meilleurs. La période dont nous allons rapidement brosser le portrait, pourrait être représentée par un dessin statistique : on y verrait, après la chute de 1849, une partie médiocrement montante de la courbe qui atteindrait brusquement son point culminant dans la deuxième décennie du xx^e siècle, au-delà de laquelle une nouvelle chute serait enregistrée.

En 1867, la Hongrie sortait d'un double cauchemar. Et d'abord allait prendre fin la répression autrichienne qui s'était abattue sur le pays, pendant dix-sept ans, après l'échec de la lutte d'indépendance de 1848-49. Affaibli par des difficultés économiques et par ses défaites militaires, l'Empire des Habsbourg jugea utile de gagner l'appui des Hongrois pour maintenir, comme on le dirait aujourd'hui, sa position de grande puissance. De la période de l'absolutisme, l'une des plus

1. Vers 1772, de jeunes nobles recrutés pour la garde royale hongroise de Vienne, créèrent un mouvement littéraire, appelé depuis *l'école française*, dont l'activité fut à l'origine des grands changements intellectuels du xix^e siècle. Cf. I. KONT, *op. cit.*, *livre I*, pp. 68-253.

sombres de l'histoire hongroise, il reste le souvenir des exécutions, des persécutions, d'une germanisation et d'une exploitation économique agressive, ainsi que le tableau d'une vie politique et intellectuelle presque totalement paralysée. Mais l'année 1867 supprima également cette situation semi-coloniale où le pays avait sombré après la débâcle de 1526 : soumis aux Turcs et aux Autrichiens, puis aux Autrichiens seuls, pendant deux cent quarante et un ans, il avait vu avorter tous les efforts qu'il avait prodigués en vue de reconquérir son indépendance.

Il est vrai que le Compromis façonné entre le ministre autrichien Beust et le délégué hongrois Deák, ou, si l'on considère son arrière-plan social, entre la monarchie habsbourgeoise et la grande bourgeoisie autrichienne d'une part, les grands et moyens propriétaires hongrois de l'autre, n'apporta qu'une indépendance relative. Pourtant, bien que les nationalités ne fussent pas associées aux accords, ou précisément par cette raison même, le Compromis présentait un bilan favorable pour la Hongrie. Restituée dans une partie de ses droits constitutionnels, elle pouvait réorganiser sa vie économique et politique, et, à condition de ne pas remettre en question le dualisme, elle avait juridiquement la liberté de prendre des initiatives dans ces domaines. Les persécutions cessèrent, les émigrés politiques purent rentrer, l'enseignement redevint national, la presse pouvait exprimer des idées d'opposition, enfin la vie intellectuelle se débarrassa des nombreux obstacles extérieurs qui freinaient son développement normal.

Ne négligeons donc pas les acquis, mais n'en concluons pas non plus à une situation brillante. Pays agricole arriéré, au début du XIX^e siècle, la Hongrie l'était encore à la veille du Compromis. Assujettie au capital autrichien, son industrie avait faiblement progressé pendant la période de l'absolutisme, et, mal préparée qu'elle était aux conditions capitalistes, elle se précipita, après son émancipation, sur une voie d'extension anarchique. Quant à la société qui portait le fardeau de son organisation féodale, elle compensait par un nationalisme aveugle les déchirements de l'adaptation. Après 1867, l'union nationale réalisée dans l'enthousiasme de la lutte d'indépendance, et sensible encore pendant les années dites de « résistance passive », allait s'émietter dans les âpres combats politiques et, bientôt, dans la lutte des classes.

Quelques détails viendront utilement compléter ce tableau général. L'économie d'abord, car elle constitue, comme disent les marxistes, l'« infrastructure » de l'édifice social. A ce sujet, un historien a pu dire que le développement économique au cours de la période en question correspondait à celui des pays occidentaux vers le début du XIX^e siècle¹. La comparaison n'est pas tout à fait juste puisque — et ceci détermine la particularité de la situation hongroise — les grands propriétaires continuaient à jouer le rôle principal dans la gestion de l'économie nationale. A côté de l'Église catholique, il s'agissait de quelques centaines d'aristocrates : ensemble, ils occupaient, même en 1900, environ 40 % du territoire. Pour mettre en relief leur puissance, nous ajouterons que seulement 5,84 % des terres appartenaient aux petits propriétaires, au nombre de 1 177 146, groupant 53 % de la population agraire, dont l'ensemble constituait les deux tiers des habitants du pays².

1. Gyula SZEKFI, *Három nemzedék és ami utána következik*, Budapest, Királyi Magyar Egyetemi Nyomda, 1938, p. 240.

2. Ces données statistiques sont empruntées à l'*Histoire de la Hongrie*, préparée par l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences de Hongrie : *Magyarország története*, 2 vol., Budapest, Gondolat, 1964.

Cette situation, qui favorisait surtout la production agricole, déterminait évidemment le développement industriel. Dans le domaine de la fabrication métallurgique, seules les usines de machines agricoles possédaient une certaine importance. Bien que le rythme de l'extraction minière se fût également accéléré, les capitaux, pour la plupart d'origine étrangère, affluèrent principalement vers les industries alimentaires. Un autre effet spectaculaire des grands investissements se manifesta dans la croissance rapide du réseau ferroviaire (14 878 km en 1896 contre 2 160 km en 1867). Derrière ces entreprises apparaissaient de puissants groupes financiers, d'origine autrichienne, anglaise et française : leurs banques s'installaient dans les villes, en particulier dans la capitale qui devint rapidement le centre de la vie commerciale et industrielle. En conséquence de cette centralisation, le nombre des habitants tripla à Budapest (280 000 en 1870 — 733 000 en 1900). Cependant, malgré son activité dynamique, le jeune capitalisme n'était pas capable de s'assurer la suprématie économique, ni d'achever l'industrialisation amorcée. Il dût plutôt s'accommoder d'un système semi-féodal qui servait de cadre à son alliance avec l'aristocratie terrienne¹. A la fin du siècle, 62 % du revenu national provenaient de l'agriculture et 25 % seulement de l'industrie. A cause de l'extrême inégalité dans la répartition des terres et en l'absence de toute tentative de réforme agraire, les anciennes classes dites « historiques », c'est-à-dire la haute et la moyenne noblesse, continuaient à dominer l'arène politique et sociale.

Ont-elles pu conserver pour autant leurs avantages matériels? Si la réponse est affirmative pour la majorité des aristocrates, elle ne l'est nullement pour les propriétaires moyens. Tandis que ceux-là, grâce à l'étendue de leurs biens et de leurs relations, disposaient des fonds nécessaires pour moderniser leurs procédés de culture, ceux-ci, habitués à l'exploitation féodale, mais privés de la main-d'œuvre gratuite qui l'avait rendue possible², s'adaptaient difficilement aux conditions libérales. D'année en année, leurs dettes s'accumulaient et, comme ils tenaient à mener le même train de vie insouciant que par le passé, souvent ils finissaient par vendre leurs terres. Issues d'anciennes bonnes familles, mais sans fortune, plusieurs générations de jeunes gens envahirent ainsi les carrières dites « nobles » (*úri*) dans l'administration, dans la vie politique ou dans l'armée, formant bientôt une caste parasitaire, la « gentry ». Se distinguant de son analogue anglais par son mépris de la bourgeoisie, ce nouveau type dans la société hongroise allait devenir, malgré son instabilité, un appui solide de l'aristocratie contre les forces anticonservatrices.

Ces forces étaient encore timides et mal organisées. La bourgeoisie qui aurait pu devenir, dans des circonstances historiques plus normales, le moteur du progrès, en était, après le Compromis, au stade de la formation. De plus, elle était en majorité d'origine étrangère, allemande et juive, ce que la démagogie de la noblesse fonctionnaire ne manquait pas d'exploiter. Il est vrai que, fortement cosmopolite, l'aristocratie terrienne se liait de plus en plus avec le grand capital, lui aussi étranger. Mais à cette alliance la noblesse moyenne tentait vainement de s'opposer.

1. A son tour, d'ailleurs, cette aristocratie s'industrialisait et devenait grand actionnaire dans les banques et entreprises ; par mariages, elle s'alliait en outre à la grande bourgeoisie internationale. De là aussi son caractère cosmopolite, accentué par la croissance en son sein d'éléments tchèques, croates, autrichiens, etc., qui devaient leur titre de baron ou de comte hongrois à leurs services rendus aux Habsbourg.

2. La révolution de 1848 avait affranchi les serfs et aboli les redevances féodales.

Elle se tournait donc contre sa rivale directe, la bourgeoisie moyenne, notamment contre l'intelligentsia urbaine, qu'elle essayait de tenir à l'écart des affaires politiques. Cette opposition ne réussit pourtant pas à freiner un curieux processus d'assimilation réciproque. Vers la fin du siècle, une nouvelle classe moyenne était formée, à l'intérieur de laquelle la bourgeoisie, forte de sa richesse et servie par sa presse, parvenait déjà à donner le ton. Or, quelque paradoxal que cela paraisse, la bourgeoisie n'accéda à ce rôle qu'en partageant la démagogie cocardière de la noblesse chauvine, démagogie destinée à tromper le mécontentement des classes opprimées.

L'ère du libéralisme économique ne fut en effet propice qu'aux classes dirigeantes. Affranchie du servage en 1848, mais sans instruction et sans défense, la paysannerie demeurait misérable dans sa presque totalité. Un prolétariat agraire se formait, exploité tour à tour par les propriétaires et par les constructeurs des routes et de chemins de fer. Les mauvaises conditions de vie provoquèrent un vaste mouvement d'émigration : plus de cinq cent mille paysans avaient quitté le pays à la fin du siècle. A partir de 1890, des manifestations et des grèves éclataient, vite réprimées cependant par la gendarmerie et par l'armée. En 1898, une loi interdisait la grève aux ouvriers agricoles.

La situation du prolétariat urbain n'était guère meilleure. Née avec le capitalisme et composée en bonne partie de travailleurs étrangers, la classe ouvrière se trouvait livrée à la merci des employeurs. Bien que numériquement assez faible au début (400 000 ouvriers en 1880 contre 700 000 en 1900), elle a pu, grâce à sa concentration et à ses origines mixtes, trouver le contact avec le mouvement ouvrier international, ce qui facilita considérablement son organisation. Sept ans après les mesures répressives de 1878 contre les associations ouvrières qui avaient marqué leur sympathie pour la Commune, un parti socialiste, appelé « Parti des Non Électeurs », fut fondé, qui se transforma, en 1880, en Parti Ouvrier Général. Enfin la formation de la II^e Internationale suscita, en 1890, la naissance du Parti Social-Démocrate qui allait activement participer aux luttes politiques du xx^e siècle.

En attendant, la loi électorale de 1874, qui établissait le suffrage censitaire fondé sur l'impôt foncier, privait du droit de vote plus de 90 % de la population. Ainsi, dans ce régime d'apparence parlementaire, la grande propriété et le gros capital se partageaient-ils exclusivement le pouvoir législatif et exécutif. Dans la situation particulière où le pays se trouvait après le Compromis, la prospérité des classes dirigeantes et, par là, le progrès économique du pays, dépendaient directement des bonnes relations avec l'Autriche. Aussi les gouvernements successifs devaient-ils respecter, bon gré, mal gré les accords de 1867. En conséquence de ce champ d'action limité, les batailles politiques ne tardèrent pas à se déclencher autour de la question du dualisme; fallait-il le maintenir, le modifier ou le supprimer? Majoritaire dans le premier gouvernement, le Parti du Centre, dirigé par Ferenc Deák, auteur du Compromis, se trouvait en face d'une double opposition. La première, constituée par le Parti du Centre Gauche de Kálmán Tisza, réclamait, en principe, une certaine révision des rapports austro-hongrois, mais ne voulait, en réalité, que faire valoir les intérêts de ceux des propriétaires que le parti de Deák n'avait pas laissés pleinement participer au pouvoir. Composée surtout de la noblesse radicale et de la petite bourgeoisie, la seconde, dont le programme préconisait le retour à l'indépendance nationale de 1848, était fort activement soutenue par l'émigration. Étant donné cependant que ses proposi-